

## Bulletin d'histoire politique

**D. Peter MacLeod, Les Iroquois et la guerre de Sept ans, (trad.),  
Montréal, VLB, 2000, 278 p.**

Robert Lahaise



Volume 10, numéro 2, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060536ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060536ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique  
Comeau & Nadeau Éditeurs

### ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Lahaise, R. (2002). Compte rendu de [D. Peter MacLeod, Les Iroquois et la guerre de Sept ans, (trad.), Montréal, VLB, 2000, 278 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 10(2), 205–206. <https://doi.org/10.7202/1060536ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

D. Peter MacLeod, *Les Iroquois et la guerre de Sept ans*, (trad.), Montréal, VLB, 2000, 278 p.

À l'école des bons Frères, jadis, j'apprenais dans leurs manuels d'*Histoire du Canada*, qu'il y avait dans le nord-est de l'Amérique deux catégories d'Amérindiens: nos bons alliés, principalement les Hurons et les Algonquins, et nos méchants ennemis, essentiellement les Iroquois! La présente somme oblige à refaire ses devoirs.

Par son essai plus que fouillé — sources amérindiennes, françaises, anglaises, canadiennes et états-uniennes (p. 267-276) — MacLeod nous révèle le rôle important joué par les autochtones dans cette guerre de Sept ans, rôle ignoré ou négligé en bonne partie par les historiens d'aujourd'hui (par défaut d'aller aux sources manuscrites), et souvent méprisé par les Européens d'alors. En outre, les nombreux faits qu'il divulgue permettraient de compléter ou nuancer nos connaissances sur plusieurs personnages de cette période, comme j'ai été à même de le constater en voulant vérifier certains points dans notre pourtant très sérieux *Dictionnaire biographique du Canada*.

Venons-en maintenant au coeur du sujet: les Iroquois — ni bons ni méchants... — durant la guerre de Sept ans. Il y a d'une part ceux de la Ligue iroquoise dite Confédération des Six Nations — Agniers, Onneiouts, Onontagués, Goyogouins, Tsonnontouans et Tuscarorens — au sud-est des lacs Ontario et Érié, alliés aux Anglo-Américains. D'autre part, on retrouve le long du Haut-Saint-Laurent les Iroquois du Canada, dits des Sept Nations — Kahnawakais, Kanesatakais, Oswegatchais, Akwesasnais, sans compter les Abénaquis d'Odanak, Algonquins et Népissingues d'Oka, ainsi que les Hurons de Lorette (p. 11, 12, 246) — alliés des Français, et objet principal de cet essai.

Considérons dès le départ que les objectifs diffèrent à un tel point entre Amérindiens et Blancs qu'un Kahnawakais peut tout simplement déclarer: « Si les Anglais et les Français ont un différend, qu'on les laisse se battre entre eux » (p. 88). Je le comprends bien... mais, heureusement pour nous, précisons que dans l'ensemble, tel ne sera pas le cas, et que jusqu'en février

1760 (p. 184) les Iroquois des Sept Nations combattront sans relâche auprès de leurs alliés franco-canadiens, mais que leurs buts comme leurs méthodes divergeront. Comme le dit en 1757 un Abénaquis: «Je fais la guerre pour avoir du butin, des chevelures et des prisonniers» (p. 17). Toutefois, un scalp ne valant qu'un trentaine de livres contre environ 130 et plusieurs litres d'eau-de-vie pour un prisonnier (p. 37, p. 224), on favorisera évidemment cette seconde alternative, comblée parfois par une prisonnière accouchant, faisant alors clamer à son guerrier abénaquis: «Deux primes pour moi! Deux primes pour moi!» (p. 38). Primes parfois oubliées, puisque, constate le prisonnier Titus King à propos de nombreux enfants britanniques captifs chez nos alliés: «En six mois, ils renient père et mère, oublient leur propre pays, refusent de parler leur langue et semblent complètement absorbés par les Indiens» (p. 32). Pas de grammaire...

Quant aux combats proprement dits, l'Amérindien excluant la guerre à l'européenne où, à champ découvert, on se fait tuer religieusement rangées par rangées, il se refuse à tout siège de fort, mais excelle par contre — tout comme le Canadien — dans «la guérilla des bois». Cette façon de se battre permet ainsi aux Franco-Canada-Amérindiens de tenir tête jusqu'en 1760 aux Anglo-Américains vingt fois plus nombreux. C'est d'ailleurs la poussée démographique de ces derniers jointe à leur «Go West» qui incitera nos alliés à lutter pour leur propre survie. Car tandis que les Français établissent des forts tout au long de la vallée de l'Ohio, uniquement pour protéger leurs frontières, mais laissent aux Amérindiens les terres pour leurs chasses et cultures, les colons américains, par contre, veulent s'emparer de ces terres pour eux-mêmes (p. 183). À compter du printemps 1760, toutefois, devant l'évidence d'une défaite imminente, et craignant un massacre semblable à celui qu'avaient subi les trop fidèles Abénaquis d'Odanak, les Iroquois du Canada optent pour la neutralité.

Très bientôt, ils constateront que les Anglais devenus seuls maîtres — supprimant de la sorte tout *bargaining power* — multiplieront à leur égard vexations et coercitions. Mais ceci est une autre histoire, celle d'un *Livre rouge du Canada anglais*...

En attendant, les seules remarques que je pourrais me permettre envers cet essai exemplaire se résument à deux aspects méthodologiques: l'absence de cartes géographiques facilement significatives ainsi que d'une table des sigles et abréviations pour pouvoir s'y retrouver aisément dans la bibliographie. Vétilles, soupirerait assurément l'Ecclésiaste...

ROBERT LAHAISE  
Professeur honoraire  
UQAM